

## Études littéraires africaines

**RICHON Emmanuel, *Jeanne Duval et Charles Baudelaire. Belle d'abandon*. L'Harmattan, collection « Espaces Littéraires », 1998, 484 p.**



Daniel Delas

Numéro 8, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042027ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042027ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (1999). Compte rendu de [RICHON Emmanuel, *Jeanne Duval et Charles Baudelaire. Belle d'abandon*. L'Harmattan, collection « Espaces Littéraires », 1998, 484 p.] *Études littéraires africaines*, (8), 36–37.  
<https://doi.org/10.7202/1042027ar>

une université française, qui ne parlerait pas un mot de Français ?" La classe des intellectuels, qui réduisent l'Afrique à "l'Afrique des interprètes" doit donc repenser son rôle et retrouver une fonction de guide qui, cherchant à comprendre et se faire comprendre, travaille dans les langues africaines et réalise le transfert nécessaire des savoirs.

Ce thème constitue l'objet principal du quatrième essai, "*Oral power and Europhone Glory : Orature, Literature and Stolen Legacies*". Ngugi commence par rappeler les trois traditions de la production littéraire en Afrique : la littérature dans les langues européennes, celle en langues africaines, et la plus ancienne assurément, celle des œuvres d'imagination produites sur un mode oral, l'"*orature*" (oraliture en français). Pour Ngugi, l'"*orature*" constitue un système esthétique et narratif à part entière. Elle capture la vision du monde africaine en termes d'unité de la nature ; la représentation (*performance*) et l'intégration des formes d'art sont ses principales qualités. Le théâtre, la musique, le cinéma et les différents types de spectacles dépendent ainsi de l'"*orature*", qui permet, dans sa dimension originelle et unificatrice, de transcender l'opposition binaire entre écrit et oral. Son influence est en effet considérable, aussi bien sur les arts du spectacle que sur la littérature en langues européennes ou africaines, et se décele dans l'utilisation des mythes, chansons, noms et mots africains, mais également dans le choix des structures. Ngugi regrette donc que l'"*orature*" soit ainsi spoliée sans être reconnue, et que la littérature africaine europhone domine, appauvrissant d'un côté l'héritage africain, sans rien lui restituer, pour enrichir de l'autre les possibilités des langues européennes. A la manière d'Hountondji, Ngugi conclut en dénonçant l'accumulation qui fonctionne de façon identique sur les plans culturel et économique.

Ce livre présente donc un double intérêt : il contient une belle reformulation de certaines thèses centrales à la pensée de l'écrivain kenyan, en ayant l'originalité de s'enraciner dans un contexte classique, avec les références à Platon. Et dans sa flamboyante défense d'un engagement de l'intellectuel, Ngugi délivre une critique implicite du discours post-moderniste, dont "la rhétorique de l'hybridité, l'ambiguïté, l'indécision a été élevée au rang d'une universelle condition". Dans la mesure où nos sociétés actuelles, et l'ordre économique qui les régit, produisent des empêcheurs de millions (*baggers of millions*) sur le dos de millions de fauchés (*millions of beggars*), ni Hamlet ni Caliban ne sont de mise.

■ Anthony MANGEON

■ RICHON EMMANUEL, JEANNE DUVAL ET CHARLES BAUDELAIRE. *BELLE D'ABANDON*. L'HARMATTAN, COLLECTION "ESPACES LITTÉRAIRES", 1998, 484 P.

Ce portrait de la maîtresse de Baudelaire n'apporte pas de révélations factuelles inédites sur cette femme dont on ne sait ni les dates de naissance et de mort ni même le nom exact (Duval, Lemer, Prosper ?) ; par contre

il montre bien l'incroyable acharnement de la critique baudelairienne à la dénigrer, à la séparer à tout prix de Baudelaire poète, qui aurait écrit malgré elle.

La liaison de Baudelaire avec cette femme créole, de teint au demeurant assez clair, commence vraisemblablement pendant ou peu de temps après son voyage aux Mascareignes (1842) et elle durera jusqu'à la mort du poète. Ils habiteront un certain temps ensemble puis la maladie de Jeanne, les difficultés financières, le caractère difficile du poète ("mon affreux tempérament") et le rejet radical de la mulâtresse par la famille Aupick-Baudelaire, modifieront et distendront leur relation sans qu'elle s'interrompe jamais. Nul doute que, indépendamment des sentiments personnels que lui inspira assurément cette actrice au charme étrange, le dandy exilé de la société qu'était Baudelaire n'ait élu une compagne de couleur dans la pleine conscience de la portée provocatrice de son acte. Le dossier qu'a réuni Emmanuel Richon montre d'ailleurs à quel point en effet la critique française n'a pas digéré l'affront quasi personnel que lui a infligé l'auteur des *Fleurs du Mal* en faisant d'une négresse sa compagne et sa muse. Résumant un siècle de critique, Pascal Pia écrit ainsi en 1952 : "Jeanne Duval présentait tous les défauts que l'on dit être ceux des métisses. Sournoise, menteuse, débauchée, dépensière, alcoolique, et par surcroît ignorante et stupide, elle se fut peut-être trouvée mieux à sa place dans le monde de la prostitution que dans la compagnie des artistes". Puis évoquant Baudelaire : "Victime de ses principes, n'avait-il pas choisi Jeanne autant pour sa bêtise que pour ses attraits ? (...) Entre sa maîtresse et lui, aucune communion possible hors du lit" (cité pp. 108-109). Les jugements extraits des essais d'Henri Troyat, d'Eugène et Jacques Crépet (père et fils), d'Antoine Blondin, de Jean-René Huguenin, de François Porché et même de Claude Pichois, illustrent comment s'est opérée au fil des ans "une cristallisation de la haine sur la personne de Jeanne dans laquelle chacun, patiemment, au fur et à mesure, s'est complu à ajouter son détail croustillant, jusqu'à forger un véritable portrait racialisé et fantasmatique, bouc émissaire du rejet d'une partie au moins de l'œuvre" (p. 112).

Dans la seconde partie de son ouvrage, Emmanuel Richon entreprend de montrer que, loin d'avoir été un frein à l'édification de son œuvre poétique, Jeanne Duval en a été au contraire l'inspiratrice principale. Il présente une analyse des principaux poèmes "exotiques", tant en vers qu'en prose, et propose des rapprochements suggestifs, montrant comment une certaine esthétique du déracinement naît chez Baudelaire du spectacle de la lente et involontaire désagrégation culturelle de Jeanne à travers l'exil, la souffrance et la haine. Les hypothèses de lecture sont intéressantes mais la démonstration est un peu affaiblie par une conception simpliste du poème comme message crypté.